

Aujourd'hui, pour la première fois depuis vingt ans, il allait franchir ce seuil dont une force invisible semblait jusqu'alors avoir repoussé son pied. Il allait pénétrer dans ces appartements déserts, mais pour lui peuplés de souvenirs et y demeurer seul pendant toute une longue nuit en face, non pas de ces vagues et pâles fantômes qu'évoque une imagination oratoire, mais de ceux mille fois plus terribles, que fait surgir la conscience troublée et auxquels elle prête sa voix vengeresse.

Et ce n'était pas volontairement, dans un de ces accès de délire où le coupable, stimulé par l'aiguillon du remords, court de lui-même audevant de son supplice, c'était conduit par une impérieuse et inévitable nécessité qu'il s'y rendait.

De sang-froid, malgré l'énergie qu'il puisait dans son indomptable orgueil, son cœur eût défailli peut-être en face d'une pareille tâche. Mais dans l'état d'agitation où l'avait jeté sa querelle avec d'Availles, il n'était point de danger ou d'ennemi qu'il ne fût prêt à affronter. Il éprouvait même une sorte de hâte d'en finir avec les angoisses qui, pendant toute cette journée, l'avaient torturé, et son impatience se révoltait contre les obstacles du chemin qui parfois l'obligeaient à retenir un instant l'élan de son cheval ou à ralentir la rapidité de sa marche.

Au bout de deux lieues, cependant, il s'arrêta de lui-même. Le château de Montbrun venait de lui apparaître. C'était une sombre construction gothique située sur les bords du Chier, au fond d'un pli de terrain dans lequel elle était comme enfouie. Enveloppée d'ombre, elle semblait alors plus triste que jamais, presque sinistre, avec le large fossé qui l'entourait de son eau verdâtre et dormante, et sa noire ceinture de bois à haute futaie.

Un instant le comte d'Erbray contempla le château d'un regard hésitant et troublé. Puis sentant, sans doute, que plus il attendrait, plus fléchirait son courage factice, par un effort désespéré sur lui-même, il lança son cheval en avant.

Quelques minutes après, il entra dans la cour du château. Mettant aussitôt pied à terre. Il s'approcha du pavillon où logeait le vieux domestique, seul gardien du château, et frappa aux volets. Puis, n'obtenant pas de réponse, il appela d'une voix impérieuse.

Déjà couché, le vieillard sauta à bas de son lit en reconnaissant la voix de son maître et ouvrit avec empressement. Mais lorsqu'il reçut l'ordre de préparer sur-le-champ l'appartement du comte, sa surprise fut si vive qu'il demeura un instant immobile et stupéfait. Toutefois, sur un geste irrité de son maître, il s'inclina respectueusement et se hâta d'obéir.

Tandis que son domestique exécutait ses ordres, le comte alla lui-même aux écuries attacher son cheval. Puis, ce soin rempli, il se dirigea vers le château. Au moment où il en franchissait le seuil, le vieux portier reparut avec un flambeau et se mit en devoir d'accompagner son maître. Mais le comte lui prit la lumière des mains et lui faisant signe de le laisser seul.

— Jean, dit-il, demain matin à cinq heures vous viendrez m'éveiller. Je veux visiter le château avant la venue des ouvriers et j'aurai besoin de vous.

Le vieux domestique s'éloigna sans répondre et regagna son pavillon après avoir refermé la porte derrière lui. Le comte, demeuré seul, n'hésita pas. Devant lui s'étendait un large escalier en pierre conduisant aux étages supérieurs. Il le frau-

chit d'un pas rapide, bien que le flambeau tremblât dans sa main mal assurée et qu'il fût facile de voir que la solitude et le silence qui régnaient autour de lui l'impressionnaient péniblement.

Arrivé au premier étage, il traversa un large palier et s'engagea dans un corridor au bout duquel sa chambre était située. Là, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, ému sans doute aussi à l'idée d'affronter les souvenirs que cette pièce allait lui rappeler, avant d'ouvrir la porte, il s'arrêta un instant. Enfin il entra.

Cette chambre, la sienne au temps où il habitait le château, était une grande pièce dont l'aménagement était en parfait accord avec l'aspect froid et triste. Un immense lit à baldaquin, tendu d'épais rideaux, de lourdes tapisseries à personnages ondoyant au moindre souffle qui s'engouffrait dans la cheminée, ou filtrait par les interstices des fenêtres, des meubles massifs et disgracieux dont la richesse n'avait d'égalé que l'incommodité, tout, par un air de sévérité et de roideur guidée qui sentait l'apparat, glaçait l'âme et mettait mal à l'aise.

Préparée à la hâte, elle gardait de nombreuses traces de l'abandon où on l'avait laissée. La poussière couvrait de son voile grisâtre les tentures fanées par le soleil ou déteintes par l'humidité; les meubles, disjointes par le temps, minés par le sourd travail des vers, craquaient au moindre ébranlement. Il n'était pas jusqu'à l'atmosphère douceâtre et confinée qu'on y respirait qui ne produisît une sensation pénible.

Tout d'ailleurs était à la même place, presque dans le même état qu'il y avait vingt ans, et le comte eût pu se croire au lendemain du jour où il avait quitté le château.

Il s'était avancé jusqu'à la cheminée pour y déposer son flambeau. Ravivés par ce muet mais éloquent langage des objets extérieurs, qui parle si vivement à l'âme, les souvenirs du passé se pressaient en foule dans son imagination. Un instant il en fut comme accablé, et s'accoudant sur le marbre, il laissa tomber sa tête dans ses mains. Quelque chose comme un sanglot étouffé avait convulsivement soulevé sa poitrine.

Mais sa défaillance fut courte. Il se redressa, pâle encore du combat intérieur qu'il venait de livrer, mais maître de lui-même et résolu. Lentement, sans manifester la moindre émotion, il prit deux pistolets qu'il avait apportés roulés dans son manteau, en fit jouer la batterie pour s'assurer qu'ils étaient en état, puis, les glissant dans une poche inférieure de son habit, il sortit de la chambre.

Il avait laissé son flambeau sur la cheminée. Mais son imagination s'était tant de fois promené dans ce château dont son pied n'osait franchir le seuil que les moindres détours lui en étaient restés familiers. D'ailleurs, la lune projetait de loin en loin dans les corridors, par les vitres étroites des fenêtres, une lumière assez vive pour qu'il lui fût facile de s'y guider, trop vive même à son gré, car cette clarté lui semblait importune.

En sortant de sa chambre, du corps de logis principal où elle était située, il s'était dirigé, par un long corridor, vers une des ailes du château, la plus sombre et la plus solitaire, abritée qu'elle était des regards curieux et du soleil par une vieille et haute futaie de chênes dont la lisière s'avancait presque jusqu'au rebord des fossés.

Il marchait d'un pas rapide et saccadé, comme s'il eût eu